

*Thierry HAUMONT*

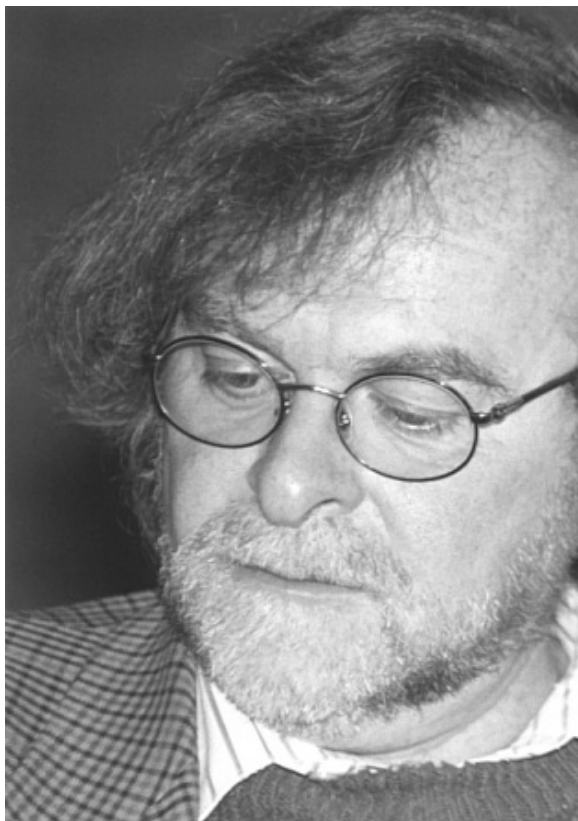


Photo : © J.-L. Geoffroy

*Par Michel TORREKENS*

1994



*La Wallonie n'est peut-être pas à la mode; mais les modes passent, tandis que la Wallonie est un peuple historique (1).*

**Dans un dossier qui voudrait présenter le plus complètement possible Thierry Haumont, prix Rossel 1985, il est incongru d'ignorer sa région, son pays : la Wallonie. Notre citation montre d'emblée qu'il ne développe pas une vision régionaliste de son œuvre. Cela implique qu'en tant que telle, elle soit quasiment absente des textes. Son écriture n'est ni nostalgique, ni abstraite; elle se confronte à la réalité et en dégage certaines lignes de force, même si un certain pessimisme sur l'histoire habite ses personnages.**

---

1 Être supérieur au présent, in *Toudi, Culture et société*, Centre d'Études Wallonnes, Quenast, 1987.



## **Biographie**

Dans les prières d'insérer qui accompagnent les livres de Thierry Haumont, le regard du lecteur se porte immédiatement vers les parenthèses : celles qui contiennent le lieu des origines : la Wallonie. Derrière le mot, il y a toute une réalité qui s'est construite au fil des années dans l'esprit de notre écrivain et qui détermine tant ses engagements que sa pensée, essentiellement indépendantistes. Pour plus de précisions, signalons qu'il est né à Auvelais en 1949. Depuis, il n'a presque pas quitté sa région et vit depuis plusieurs années à Ham-sur-Heure.

On ne naît pas qu'une fois : dans les années ultérieures, une double naissance permet de mieux cerner le personnage public nommé Haumont : politique d'abord, littéraire ensuite. En effet, les grandes grèves de l'hiver 60 éveillent en lui une première conscience wallonne, alors qu'étudiant, il fréquente les syndicalistes et les ouvriers, ainsi qu'il l'explique lui-même : *J'ai écrit un jour que la Belgique n'avait pas existé dans mon enfance ; c'était un sentiment partagé autour de moi... Si on en parlait, au mieux, c'était pour s'en moquer – calembours d'écoliers sur la famille royale, travestissements de la Brabançonne... J'habitais Auvelais, mes parents m'avaient mis au collège à Namur. L'année où j'y suis entré, la grève de 60 a éclaté. Les trains ne circulaient plus. On a proposé aux externes, dont j'étais, de venir loger à l'internat pour pouvoir suivre les cours ! Ça, jamais ! Alors, je faisais de l'auto-stop avec un aîné. Il y avait peu de voitures sur les routes : des médecins, par exemple ; puis des délégués syndicaux allant à l'usine pour soutenir les grévistes. On avançait de quelques kilomètres à la fois ; mais quelles rencontres ! Ces deux élèves d'un collège catholique, les délégués syndicaux les prenaient avec une générosité amusée. Et nous fraternisions. Il s'est révélé alors à moi ceci : ces hommes-là, eux, appartenaient à un vrai peuple. Au contraire de mes professeurs qui n'étaient de nulle part, ce qui ne veut pas*

*dire qu'ils étaient de partout. J'ai su que mon pays existait et qu'il s'appelait **Wallonie** (2).*

Cette chaleur de la solidarité ouvrière, il la retrouve plus tard, exprimée dans le film Hiver 60 de Thierry Michel. Peu après, une autre découverte se prépare : celle de l'écriture. En 1961, après avoir exploré, comme le petit Sartre dans *Les mots*, la bibliothèque de ses grands-parents, il écrit son premier poème. Écrire devient aussi vital que se nourrir. En 1967, il publie une plaquette de poèmes et crée un lever de rideau, *Le roi Hugon*, joué par une troupe d'amateurs d'Auvelais.

Un autre rendez-vous avec l'histoire attend Thierry Haumont : en 1967-1968, il s'inscrit comme étudiant en philologie romane à l'Université Catholique de Leuven. Il assiste au déferlement de la haine flamingante, le ***Walen Buiten***, qui l'éloignera de la philologie romane pour le ramener plus directement encore aux livres. L'année suivante, il commence des études de bibliothécaire à Bruxelles et, à partir de 1970, il s'engage politiquement et milite activement dans les mouvements wallons.

Un mot discret sur la vie privée de Thierry Haumont : en 1972, il se marie avec Ingrid, dont la mère est d'origine suédoise. Il découvre la Suède la même année; on en retrouvera des traces dans son premier roman, *Les petits prophètes du Nord*, qui nous entraîne dans de grandes plaines enneigées à la suite de Hrafinkel, le personnage qui me ressemble le plus (3). Thierry et son épouse auront deux filles : Pierrette et Pauline.

Depuis 1974, Thierry Haumont travaille à la bibliothèque communale de Charleroi, après avoir été vendeur dans une librairie anglaise. Ses orientations se précisent : en 1983, il signe le *Manifeste pour la culture*

---

2 Conversation avec Thierry Haumont, Prix Rossel 85. Écrire, nécessairement, la vie même, in *La Revue Nouvelle*, Bruxelles, mars 1986.

3 Débat enregistré dans le cadre de la semaine des écrivains belges à Louvain-la-Neuve en novembre 1986.

wallonne. En 1985, c'est la reconnaissance littéraire : il reçoit le prix Rossel pour *Le conservateur des ombres*, ce qui lui permet de publier une retentissante «Carte blanche» dans *Le Soir* où il dénonce le repli belge, signe de l'abandon d'une région par l'état central (4). Dans le même mouvement, il devient, en 1987, membre du comité directeur de la revue *Touidi*, publiée par le Centre d'Études wallonnes, où il signe l'éditorial du premier numéro et dont le titre est tout un programme : Être supérieur au présent.

Signalons pour être complet qu'en 1986, le Théâtre de l'Ancre de Charleroi crée *Charles rock*, une pièce fondée sur des témoignages qui relatent le vécu de jeunes saisis du mal de vivre dans une ville post-industrielle.

Actuellement, Thierry Haumont est toujours bibliothécaire à Charleroi et continue à écrire, inlassablement. (*Propos écrits en 1994*)

---

4 *Le Soir*, 5 décembre 1985. Cette carte blanche est reproduite dans son intégralité à la fin de ce dossier.





## **Bibliographie**

- ***Ravanastron***, poèmes, illustrations de Bruno Requillart, Tournai, Arts et Idées, 1967 (*Jeunes poètes*; 1).
- ***Les petits prophètes du nord***, roman, Paris, Gallimard, 1980.
- ***Les forêts tempérées***, roman, Paris, Gallimard, 1982.
- ***Le conservateur des ombres***, roman, Paris, Gallimard, 1984. Prix Rossel 1985.
- ***Les Peupliers***, roman, Paris, Gallimard/L'Arpenteur, 1991.
- ***Le promeneur de Charleroi***, Charleroi-Images, Charleroi, 1993.
- ***Petit traité de philosophie minimale***, prose poétique, RA Éditions, Charleroi, 1995.

Thierry Haumont a collaboré à de nombreuses revues, entre autres *La Scaille*, *La Dryade*, *Affaires de style*, *Le Spantole*, etc...

Choix d'articles critiques :

- Noëlle Lorient, ***Hymne au grand hiver. «Les petits prophètes du nord»***, in *L'Express*, Paris, N° 1254, 27 sept. 1980.
- Conrad Detrez, ***Une intense tranquillité. Thierry HAUMONT, Les petits prophètes du nord***, in *Magazine littéraire*, Paris, N° 165, oct. 1980.
- Bertrand Poirot-Delpech, ***Premiers pas. Sylvie Caster, Thierry Haumont.***, in *Le Monde*, Paris, 10 oct. 1980.
- Pierre Maury, ***Haumont : l'éternel humain***, in *Le journal des Livres*, Nivelles, N° 6, juin 1982.
- Jean-François Grégoire, ***Thierry Haumont. Les forêts tempérées***, in *Indications*, Bruxelles, N° 2, 1983.

- Pierre Drachline, *Une chronique des années de cendres*, in *Le Monde*, Paris, 1985.
- José Fontaine, Pierre Maury, *Portrait d'auteur*, in *Lectures*, Liège, janv.-fév. 1985.
- Jean-Luc Wauthier, *Thierry Haumont : Le conservateur des ombres*, in *La Revue Générale*, Bruxelles, avril 1985.
- Lucien Guissard, *La danse des ombres*, in *La Croix-L'Événement*, Paris, 18 mai 1985.

## *Texte et analyse*

Flachsenfingen, en Allemagne, octobre 1931. Une petite ville provinciale dans la torpeur du nazisme en train de croître. Franz Grünenwald, handicapé d'une jambe, a trouvé sa raison de vivre et une certaine notoriété dans ses fonctions de bibliothécaire. Attentif à tout ce qui se passe dans «son» domaine, aux moindres manies de «ses» lecteurs, il repère vite l'assiduité de Theodor Bonnhiver, un de ses concitoyens, et, à force d'observations minutieuses, essaie de déceler l'objet des recherches de celui que Franz considère déjà comme un futur écrivain. Il constate ainsi que Theodor, dans les dictionnaires allemands et anglais, s'arrête à la lettre s, dans les encyclopédies françaises à la lettre o, dans les livres italiens à la lettre u et ainsi de suite. Il ne lui reste plus qu'à trouver le thème qui se situe à la croisée de ces langues et de ces initiales :

*Franz s'engage dans l'escalier; ne s'arrête pas au premier, mais continue l'escalade jusqu'aux greniers. Sous la verrière, il a placé une chaise. Il existe une table de libre, dans une pièce des réserves, qui pourrait compléter l'ameublement de ce coin perdu. La hisser là-haut est impossible sans aide; mais il ne veut pas non plus avoir à révéler à qui que ce soit le secret de sa retraite.*

*Il ne s'assied pas tout de suite, mais se tient immobile face à l'horizon qui se couvre, il fait basculer une vitre et respire profondément l'air du soir. Même s'il s'agit d'une vie dérisoire, sa vie est ici, dans l'édifice qui abrite les collections de livres de la ville. Il rêve d'y transporter les siennes, afin de reconstruire en un seul lieu la totalité de son univers. Quelques cloisons à abattre. Quelques mètres de tuyaux de plomb, de fil électrique, un radiateur. À front de rue, sa plaque, discrète, en dessous de celle qui figure à droite du portail. Franz Grünenwald. Bibliothécaire et concierge.*

*Il aimerait travailler ici, y prendre au moins une partie de ses repas, y faire du café, dormir. Y inviter ses rares amis. Habiter au-dessus du silence, et sous les étoiles.*

*Franz s'assied devant le passage remodelé par le soleil couchant. Il ânonne du vocabulaire, comme une leçon, abandonne pour l'instant les langues étrangères : il aurait fallu transférer ici tous les dictionnaires que Theodor avait consultés, et sortir la liste de son tiroir. Sa pensée est tout entière contenue dans la rubrique : mots, concepts dont l'initiale est S. À lui les sifflantes, les chuintantes.*

*Parfois il transporte son esprit sur une autre aire de réflexion. Du lexique, il élimine successivement les adjectifs, les adverbes, finalement renonce aux verbes aussi. Articule des substantifs qui lui passent par la tête, les uns après les autres, sans passion, mais d'une voix de plus en plus forte.*

*Ce pourrait être un jeu, celui d'une image que l'on place au milieu d'une table; quatre joueurs disposent chacun d'une feuille et de quoi écrire. La règle, trouver le plus grand nombre de mots commençant par A. Puis par B. Les aiguilles tournent. Les partenaires totalisent leurs points.*

*Franz manque de références. D'images. Il se reporte au paysage avant que les ténèbres ne le lui dérobent. Le maître du jeu, alors, aurait annoncé : la lettre S maintenant. Franz s'est levé. Quelque chose dans son esprit bascule comme un sablier. Il reste quelques secondes sans bouger, les yeux plissés, la bouche entrouverte. Puis ses lèvres remuent. Il pousse la pointe de sa langue, ou serre les dents et souffle pour provoquer la naissance du mot.*

*Il y a à la fois plus et moins de choses dans ce paysage quasi uniforme qu'il ne pensait y trouver. Rien de très marqué, hélas. Mais chaque chose qu'il parvient à nommer est l'occasion d'un sentiment de surprise. D'un pincement au cœur, d'un frisson.*

*On dirait qu'il nomme le monde. L'objet qu'il cherche est peut-être devant lui, ou l'abstraction est là, fortement présente dans ce large horizon.*

*Franz se décourage. Un très grand ciel -et presque rien en dessous. Indigence de son score. Franz se détourne, il devient perméable à d'autres sollicitations. Commence à sentir la faim -et la soif, d'avoir tant parlé.*

*Et la foudre le traverse bien, au moment où il se disait qu'il lui faudrait trouver d'autres tableaux, d'autres paysages à détailler; le*

*monde entier se soulève et prend du relief, se transfigure : des images défilent, qui sont celles aussi, il en est persuadé, de Theodor, et tout reçoit un éclairage : Franz vient de regarder une dernière fois le panorama, le nez sur la verrière, puis il tourne les yeux vers ce qui l'entoure, le sol, les murs ; il bondit sur ses pieds, fait sauter les portes les unes après les autres, se cogne aux chambranles des cellules, déboule sur le palier, descend deux marches, les remonte, enjambe la rampe comme un enfant et se laisse glisser deux étages plus bas en poussant des hurlements de joie, tombe sur le palier avec tant de bruit qu'il en perçoit l'écho ; miracle, le paralytique a retrouvé l'usage de ses jambes, il fonce vers les dictionnaires, tourne les pages à les arracher, latin : correct ; français : correct ; ne parvient plus à lire l'italien sinon en s'essuyant les yeux, italien : correct, et l'espagnol, et l'anglais, et le grec : vive le grec ! Franz se prend la tête entre les mains et pleure.*

**(Le conservateur des ombres, p. 128-129.)**

Cet extrait du Conservateur des ombres décrit un des arguments principaux de la narration : la découverte du thème exploité par Bonnhiver, et cerne en même temps la psychologie du personnage principal. De plus, il est significatif de l'écriture de Thierry Haumont.

L'espace comme révélateur :

Les lieux jouent chez lui un rôle primordial. Ils servent d'assise au récit et à l'inspiration. Le choix de l'Allemagne, à cet égard, n'est pas innocent, nous le verrons. Ici, le texte commence par une montée au sommet : Franz, dont la vie est recluse dans l'espace clos de sa bibliothèque, prend possession de chaque pièce du bâtiment, en particulier les greniers et leur verrière. Le lieu, ce coin perdu, retiré, par sa localisation et son inaccessibilité, convient parfaitement à la vie secrète de Franz : on devine que là se vivront les expériences les plus personnelles. Les problèmes d'aménagement permettent également de rappeler, de manière concrète, le handicap de Franz. Les déplacements dans l'espace (les verbes employés les décrivent particulièrement bien) indiquent également un changement d'activités : celle qui va l'occuper maintenant doit le conduire

à la résolution de l'énigme de Bonnhiver. Cette scène, courte mais concrète, inaugure la recherche en la localisant (l. 1-7).

Un jeu d'oppositions :

Arrivé à l'étage supérieur, il n'entame pas sa recherche immédiatement, et s'offre une pause méditative : deux oppositions la nourrissent : d'une part, il observe l'horizon, symbole par excellence d'un monde ouvert, sans limite, étendu, symbole a contrario de l'univers de Franz ; il y puise profondément l'air du soir mais il reste bien ancré à son océan de livres, sa bibliothèque, nœud essentiel de sa vie, dont il rêve de faire un tout : le livre unique de Mallarmé, la bibliothèque idéale de Borges, le mythe de Babel : *reconstruire en un seul lieu la totalité de son univers*, le temps d'un songe. Thème qui se prêterait idéalement à une étude comparative avec certaines nouvelles de Borges ou une bande dessinée comme L'archiviste de Schuyten.

D'autre part, Franz n'est pas à proprement parler un méditatif et, très vite, il imagine les travaux à accomplir, dans les moindres détails. L'aboutissement de ses plans le conduira à une double reconnaissance : bibliothécaire et concierge, reconnaissances professionnelle et sociale, celles qui longtemps ont été refusées au jeune homme atteint de la polio. Pour atteindre cet objectif, Franz simulera même un vol dans la bibliothèque afin d'obtenir le droit d'occuper les lieux en permanence et de les surveiller. Autre confrontation : celle entre l'absurdité de sa vie liée au destin des livres, parfois éloigné de la vie, parfois manipulé par les idéologies, et l'idéal qu'il s'en est fait. Être torturé donc, heureux quand même, mais qui mesure les limites de toute son existence (l. 8-18).

D'échec en échec : le succès.

Après ces préliminaires sur le territoire, les rêves et les projets de Franz, le texte aborde le sujet même du chapitre. Un mouvement, encore un, indique la transition : *Franz s'assied...* et la suite de la phrase, comme dans toute bonne intrigue, nous fournit une piste en filigrane : *...devant le paysage remodelé par le soleil couchant*. Il y a là un indice de la réponse à l'énigme. Dès lors, nous entrons dans le monde du vocabulaire. Dans un premier temps, les aventures de Franz sont livresques, toutes les péripéties

de sa vie s'inscrivent à la suite de mots, de phrases, de fiches, de lettres. Ses préoccupations tiennent à un monde abstrait, suivant une progression logique : on devine tout le travail intellectuel, l'effort et la concentration de son esprit, mais aussi les limites du bibliothécaire dans cette entreprise qu'il finit par accomplir sans passion (l. 19-31).

Pour matérialiser cette tension, on nous propose une comparaison qui souligne doublement le côté dérisoire de l'intérêt que Franz porte à son secret : comparée à un jeu, et qui plus est à un jeu de société alors que Franz n'agit jamais que seul, son activité perd tout son sérieux (l. 32-41).

Ce n'est pas de ce côté-là qu'il faut chercher. Devant la difficulté, Franz en revient au paysage. Un va-et-vient s'établit alors entre le langage et le monde qui lui sert de référence et quelque chose semble avoir changé : Franz s'est levé. Une solution s'ébauche : une accumulation de verbes traduit l'état de tension, la nervosité intérieure, qui animent Franz proche du but : la naissance du mot. Ici encore, c'est la physionomie de Franz, les modifications de son visage, qui traduisent sa vie intérieure (l. 42-49).

Nouvel échec cependant alors que l'on croyait être arrivé au but. Le suspens est maintenu, l'impuissance de Franz confirmée. Le paysage où il croyait puiser la solution ne fait que la lui dissimuler davantage et Franz reste pantois devant ce monde qui ne se laisse pas enfermer dans des concepts. Ici encore s'opposent la réalité et l'abstraction qui lui correspondrait. Nous avons là un thème cher à Haumont : à savoir que si notre existence dépend de notre vie psychique et de notre intellect, ceux-ci ne suffisent pas pour nous assurer une compréhension unifiante du monde. Il faut d'autres approches. On a l'impression que Franz se trouve devant un monde vierge, où tout serait encore à découvrir, à dire, à marquer par la parole : *on dirait qu'il nomme le monde*. Les termes *surprise*, *pincement*, *frisson* disent l'étonnement et l'émerveillement de l'homme en train de donner un nom aux choses. Dans cette extase, il nous montre une mystique du langage. Mais le sentiment dernier qui l'envahit reste le découragement : il n'a pas trouvé le mot. Une vision poétique seulement : *Un très grand ciel – et presque rien en dessous* et des besoins plus physiques : la faim et la soif. Nous sommes ramenés à la vie concrète de Franz (l. 50-69).

L'art de dire et de se taire.

Le temps s'est suspendu : un blanc dans le texte correspond à la découverte du mot. Alors que l'on croyait à un abandon de la part de Franz, la solution se présente tout à coup à lui, de manière inopinée, comme sous le coup d'une révélation.

Le long paragraphe qui suit décrit précisément l'état d'exaltation de Franz, les manifestations de sa joie, par une métaphore (*la foudre*), des énumérations successives, une comparaison (*comme un enfant*), une hyperbole (*le paralytique*), des exclamations de joie et, pour conclure, une fin brutale sur un verbe qui traduit une émotion forte (*pleure*). Franz a trouvé le secret de Theodor Bonnhiver (l. 70-89).

Ici encore s'exprime la maîtrise romanesque de Thierry Haumont : il instaure en effet entre le personnage et le lecteur une barrière, car si nous savons que Franz a découvert le thème qui hante l'esprit de Theodor, s'il nous fait participer à sa joie, il nous tait encore le mot caché, suscitant une connivence avec les plus perspicaces ou créant chez nous la frustration de ne pas savoir, ou, plus subtilement encore, nous invitant à revivre pour notre compte désormais les interrogations de Franz, comme si le récit une fois achevé, il ne faisait que commencer à vivre en nous. Comme si l'énigme une fois découverte, elle existait encore davantage pour nous. Artifice d'écrivain certes mais combien efficace lorsqu'il est bien utilisé. Ce n'est que quatre pages plus loin, à l'occasion d'une discussion avec Ernst, un ami à qui il avait confié ses recherches sur Theodor, que Franz donne la solution, à ceux qui, comme Ernst, ne l'auraient pas encore trouvée :

*Ernst, tu es désespérant. Ombre, rugit Grünenwald. L'ombre, mon cher Ernst! Bonnhiver fait ou a fait des recherches sur Schattenombre-shadow-ombra-sombra-umbra-...*

*Tout correspond.* (p. 134).

La clé du mystère : l'ombre. Deux remarques s'imposent encore par rapport à ce thème. La première est qu'il montre l'extrême cohérence des



choix de Thierry Haumont : l'ombre est un thème romantique par excellence, – à plusieurs reprises, on cite l'histoire de Peter Schlemihl, le héros de Chamisso qui avait vendu son âme au diable et en avait perdu son ombre –, et le choix de l'Allemagne, pays du romantisme, ou encore de l'ombre et de la mort sous le régime nazi, comme lieu de l'intrigue s'imposait donc. La deuxième constatation concerne le titre et toute l'importance qu'il revêt par rapport au texte. Il joue comme révélateur et ici en particulier : d'une certaine façon, l'énigme de Bonnhiver qui occupe plusieurs dizaines de pages est résolue, neutralisée, avant même d'être définie dans ce qui sert de titre au roman et qui convient bien à l'ampleur du propos : le conservateur des **ombres**.



## **Extraits**

### **Le monde dans une image.**

*Johannes s'était allongé. Il parlait distinctement... Bûcheron, justement, un peu trappeur, un peu n'importe quoi.*

*Première conversation.*

— *Tu es vraiment capable de vivre le vol de l'oiseau? De voir avec ses yeux?*

— *Dans une certaine mesure, oui.*

— *Dans une certaine mesure?*

- *Cela dépend de l'oiseau. Tu pourrais t'y entraîner. Tu es fort.*

— *À ton avis, cela prouve quoi?*

*Je me méfie des questions.*

— *Cela ne prouve rien. Nous existons. Nous n'avons pas de preuve à donner de notre existence.*

*Le titre est donc choisi. De la distance et de la mesure des distances. De l'arbre fabuleux aux chiens de nos itinéraires, il serait bien difficile, pour nous gens du nord, de porter notre choix sur autre chose.*

*De l'arbre. Un monde, une image, le monde dans une image; mesure de soi, mesure de l'homme, à partir d'animaux logés dans un arbre gigantesque, famille des frênes... Une de ces représentations de notre présence au monde qui finissent toujours par tomber en désuétude, et qui ont bien peu de chances d'aller impressionner, des siècles plus tard, l'esprit d'un petit paysan d'une dizaine d'années; à moins que, élaguée de la moitié de ses références, suffisamment évocatrice dans son dessin, dans ses couleurs, réduite au plus simple : Yggdrasil le frêne sur le petit tableau que possédait mon père, et la cohorte d'animaux qu'il abrite dans son branchage.*

*L'énumération ne soutient-elle pas le récit? Le coq d'or se tient à proximité du sommet; il ne regarde jamais en dessous de lui : créé avec le végétal, les yeux tournés sans faillir sur l'horizon, il ne sait pas que*

*l'arbre est son perchoir. L'aigle ramasse dans ses prunelles le monde entier, excepté l'arbre qui le porte et l'épervier qui s'est posé sur son bec. Les griffes patinent! Et le bec de l'aigle est si fort qu'il dissimule l'arbre à l'épervier. Heidrun la chèvre a le mufle dans le feuillage, les quatre cerfs ont les dents sur l'écorce et, accessoirement, la myopie de ceux qui vivent perpétuellement le nez dans leur nourriture.*

*Leurs ombres, qu'ils regardent parfois, se noient dans le paysage.*

**(Les petits prophètes du nord, p. 10-11.)**

### **Nu et sans mémoire.**

*Il m'est difficile aujourd'hui de croire que tout le monde n'a pas vécu pareille révolution. D'émerger un jour d'une frange de pensées et de sensations, de regarder avec curiosité son prochain, de se rassurer en s'étirant discrètement : stupéfait d'être debout, vissé sur sa colonne vertébrale, comme si l'on venait de se dresser pour la première fois avec l'homme, nu et sans mémoire dans le matin du monde... Vertige originel, un reste de tristesse animale; je peux, quand je le désire, retrouver ce brouillard mythique en regardant n'importe quel homme, n'importe quelle femme, et renouveler par un détournement de mes émotions cet étonnement un peu douloureux. (Maintenant, je raconte tout ça comme j'en ai envie. Je n'évite pas tous les artifices ni toutes les complaisances; mais je n'ai pas ici le sentiment d'avoir trahi ma pensée. L'enfant que j'étais alors souffrit réellement de cette vision. Il la retint pour lui, comme la seconde de ses naissances.)*

*Bien sûr, et pour en revenir à toi, Johannes, il ne suffit pas, quelques mois plus tard, d'appeler son échine Yggdrasil pour rendre compte de l'état dans lequel je m'étais senti, et de relier ainsi cette expérience avec le reste de mon enfance. Mais tout de même...*

**(Les petits prophètes du nord, p. 72-73.)**

## Le pasteur

— *Hrafinkel Anders Nordin. Je viens d'arriver ici et j'ai une lettre pour vous.*

— *Entre. Nous verrons le mot plus tard. Curieuse manie, curieuse manie de vous faire tous introduire ainsi ! Il me suffit à moi que vous soyez tous des enfants de Dieu.*

*L'impression que je retirai des premières minutes passées en sa compagnie était celle d'un homme bien fêlé et de trop peu de caractère pour diriger une communauté de l'importance d'Haldisjaure. Visage rose, poupard, avec une bonhomie un peu mièvre que n'arrivait pas à corriger d'épais sourcils broussailleux. Il me conduisit dans une pièce aux plafonds surbaissés, aux fenêtres étriquées, puis passa derrière moi pour me débarrasser de ma veste, la glissa sur le dossier d'une chaise qu'il accola contre le poêle. Le feu grondait vigoureusement. Tant de chaleur pour un homme seul !*

*Le pasteur devait aimer les entrevues – et craindre les assemblées. Il souriait. Sa voix feutrée, monocorde, la composition de ses gestes me gênaient par leur ton de confiance ; je remarquai alors combien les portes étaient étroites et basses. Une construction établie en fonction de la taille des occupants, semblable à celles que l'on bâtit dans certains villages de notre pays, petites cabanes réservées à la décrépitude, peu profondes, étirées le long d'un chemin, avec la porte à l'extrémité de leur façade, et qui ne demandent qu'un peu de feu pour être chauffées ; on y abrite des générations de vieillards-jusqu'à quatre lits côte à côte – lorsqu'on juge qu'ils sont assez tassés pour pouvoir y entrer et s'y déplacer sans dommage, et que trop de lumière les soufflerait en poussière ; ou bien on les rentre et on les sort les pieds devant. De ces demeures aux toits triplés d'écorce de tourbe et d'herbe, et de neige l'hiver et dans laquelle trône, à côté de la cuisinière, une vieille horloge dont le mécanisme s'est bloqué pour toujours.*

**(Les petits prophètes du nord, p. 130-131.)**

## **Naissance de l'écriture.**

*En attendant ce jour improbable je fais de la copie sous la dictée de Bertil, je trempe la plume dans un encrier de bronze doré et je bâille d'ennui. Bertil, lassé de réciter à haute voix, s'interrompt sans s'en apercevoir et poursuit sa lecture pour lui seul ; il saute quelques pages et découvre un passage qui le captive ; et moi, sans lui en faire la remarque, je continue d'écrire. Les pensées qui m'effleurent. La pauvreté, la solitude noir sur blanc. La réalité en ratures et en biffures. À relire ces pages couvertes de chiffres en colonnes, de dessins, de brouillons de lettres qui ne seront jamais envoyées, il me semble découvrir une transcription appliquée d'un monde minuscule, où ne transparaît guère la condition qui fut la mienne à cette époque ; jusqu'aux ratures, aux gribouillis des marges qui me paraissent trop nets, sans âme, alors qu'à l'instant même où je les traçais j'avais la certitude de copier un mauvais rêve, et d'y inscrire mes tourments ; de façon maladroite, sans doute, mais avec une sincérité qui, je le croyais, en préserverait l'authenticité. Hélas ! Fleurs machinales, paysages sans modèles ; descriptions de myope, banalisées par des formules, les phrases types ou bancales, se répétant plusieurs fois tout au long des textes. Une sorte de mauvais rythme, comme si la rupture de construction avait été le seul procédé de style applicable à la naïveté de mes réflexions... En tout cas, un besoin d'écrire qui ne faiblit jamais, même durant les courtes périodes où Bertil me laissait seul pour remplir une mission à l'extérieur...*

(...)

*... et insidieusement, après avoir aligné des dizaines de phrases, je revécus une émotion pareille à celle qui m'avait bouleversé dans le temple de la Paroisse, lors de la cérémonie qui marquait la fin de l'été et des travaux lourds ; je me levais ; je tournais les pages de mon cahier, en relisais certaines entre deux rêveries ; certains mots agissaient comme un sas, me transportant d'un état sentimental dans un autre, selon les règles de l'harmonie... Exaltation qui ressemble au départ à un déferlement de bonheur... Alors, tout fiévreux, me levant pour bousculer avec un tisonnier les bûches à demi consumées, je remis la table à sa place et n'arrêtai plus d'écrire jusqu'au matin. Ce que j'écrivis alors – mon cahier en fait foi, la*

*chance d'un témoin – était d'une sérénité effrayante. Comme si quelqu'un d'autre, m'ayant découvert, avait pris le temps de me juger, et s'était mis à me poser des questions, à disséquer ma pensée, à réinterpréter mes actes depuis leurs origines et à me communiquer ses observations avec une bienveillante sévérité. Une nouvelle forme de dictée.*

**(Les petits prophètes du nord, p. 141-143.)**

### **Choix du territoire.**

— *Le candidat d'abord, le territoire ensuite; laisse-moi t'expliquer tout cela. Il se fait qu'aujourd'hui nous pouvons considérer que nous n'avons pas discuté pour rien, que nos idées viennent enfin de trouver leur terrain d'application réel. C'est un plaisir immense, qui s'ajoute à celui que nous avons eu de nous voir pratiquement tous les jours, puis d'avoir eu l'occasion de soumettre nos convictions à l'épreuve de l'absurde. Ces discussions furent fructifiantes et ont apporté à ma vie un enthousiasme qu'elle n'avait plus connu depuis longtemps. Ce sera là ma participation à l'excitation générale qui a saisi tous les membres de notre chère Université. Voilà qui réjouirait Legrain. J'irai même plus loin : j'ai appris à mieux te connaître, et je ne le regrette pas, bien que tu me fasses peur parfois. Tu me suis ?*

— *Tout à fait.*

— *Mais je t'ai préparé des cartes, nous allons nous plonger tous les deux dans le vert de nos forêts.*

*Il déplia les documents; son index circoncrivit au bas de la carte un espace uni traversé par le bleu d'une rivière.*

— *C'est à l'Ardenne que tu songeais, toi aussi ?*

— *Comme tout le monde, je suppose.*

— *Pourtant d'autres localisations furent bien près de s'imposer. Rien d'idéal, bien entendu : on imagine mal nos primitifs frottant le silex le long d'une autoroute ou poursuivant un lapin de leurs flèches jusque sur le parking d'une usine. Alors ? À quoi avons-nous pensé d'abord ? Restons Wallons, tout de même ! Vrai, tu ne devines pas ?*

— *Charbonnages ?*

— Bravo, Fagnard! Des charbonnages! Les sites d'ancienne industrie rendus à la nature! Un décor rêvé pour tourner des films d'après l'apocalypse – une poignée d'humains ayant survécu au désastre et reprenant, un à un, tous les gestes de l'ascension de l'homme. Les terrils surtout, parce qu'ils sont devenus verts, à présent, qu'ils ont fini par accueillir toute la vie qui a été détruite aux alentours. Colonisation par les bouleaux, par l'herbe; retour des oiseaux migrateurs, des chevreuils même, à certaines places. Nidifications. Aucune objection majeure à ces choix, il était admis désormais que l'on aurait à composer avec la réalité. Mais, dans les emplacements pressentis, l'eau potable était rare - nous, nous imaginons fort bien les sources étouffées par la masse des crassiers, ou remplissant lentement les poches formées par les galeries et les affaissements de terrain, au lieu de jaillir! Pour le reste, c'était idéal si pas préhistorique : le combustible à portée de main, un sol étonnamment fertile, une végétation variée, un refuge permanent pour un nombre toujours croissant d'espèces animales... Tu liras tous ces développements dans les rapports préliminaires; maintenant qu'ils sont dépassés, on s'amuse à les peaufiner; ils seront bientôt prêts pour l'impression. Tu verras que tout y est conforme à nos prédictions. Enquêtes, premières promesses, initiatives personnelles malencontreuses, réticences scientifiques balayées par l'urgence; hop, un bond en avant de plusieurs millénaires, ne soyons pas si cruels, Biblin n'en saura rien, permettons-nous quelques innovations bien commodes; contacts avec les autorités locales, l'honneur pour votre région d'être le centre d'une opération dont le renom dépassera nos frontières; l'assaut des bureaux ministériels...

(*Les forêts tempérées*, p. 53-54.)

### **Inauguration de la préhistoire.**

Ils touchaient leurs vêtements. Se grattaient la peau à travers l'étoffe. Legrain les regardait avec tendresse, tandis qu'une douce brise agitait les feuillettes de son discours. Dans une heure, se disait-il, ils ne se sentiront plus ridicules.



*Ils eurent ainsi à supporter de longs moments de grandiloquence et d'émotion provoquée. Le comte serra la main de chacun des candidats et pareillement celle de son neveu -alors arriva l'instant où les primitifs, maussades jusque-là, se sentirent gagnés par une surprenante allégresse qui les précipita d'un seul mouvement vers les rives; ils franchirent la rivière à hauteur de la faisanderie, un peu en aval du gué, les plus amers d'entre eux relevant leurs bures plus haut qu'il n'était décent; puis ils escaladèrent le raidillon en exprimant bruyamment leur joie. Le comte riait : le paganisme de retour dans nos forêts gauloises ! Il ne faisait guère de doute pour les savants rassemblés là-bas, rendus brusquement à l'inconfort de leurs responsabilités, que, derrière leurs rochers, séparés d'eux désormais par une fragile convention de sauvagerie, une petite tribu de quatorze personnes leur tirait la langue avec un bel ensemble. On les vit encore qui se dirigeaient vers la plate-forme entourant la grotte. Puis quelqu'un donna le signal : ils se débarrassèrent de leurs vêtements, se mirent à courir dans tous les sens en les faisant tournoyer au-dessus de leurs têtes, frondes molles où leurs bras venaient s'empêtrer; les enfants avaient imité leurs aînés et sautillaient drôlement en venant se cogner à leurs jambes. Puis leurs mouvements s'apaisèrent, ils se sentirent essoufflés et eurent un peu froid – et ils se regardèrent enfin tout nus, tout bêtes, pareillement frappés, dira-t-on du poinçon de leur nombril : des hommes.*

**(Les forêts tempérées, p. 105-106.)**

### **Paradoxes de l'ombre.**

*Résultat d'un obstacle et d'une projection, manifestation d'une présence et absence à la fois, le premier déterminant de l'ombre est son caractère paradoxal. Sa charge symbolique est presque illimitée. Ambiguïté, polyvalence : son mystère ne se résout jamais.*

*PREUVES DANS LE LANGAGE POPULAIRE OU QUOTIDIEN. À lire d'une traite, comme s'il ne s'agissait que d'un seul personnage :*

*Il traîne son ombre, il n'est que l'ombre de lui-même, il a peur de son ombre, il court après une ombre, il passe comme une ombre, il fait de*

*l'ombre, il n'a pas l'ombre d'un talent, en voici un qui a réussi à sortir de l'ombre, il sent sur lui l'ombre de la mort, il est parti au royaume des ombres...*

*Et voilà déjà toute une vie.*

*Ombre : signe de vie ou de mort. L'ombre n'est rien ; elle est tout : on peut injurier quelqu'un en crachant sur son ombre. Elle est symbole de l'insignifiance, mais, projetée, elle peut rendre impropre à la consommation les mets de certaines peuplades.*

*L'homme invisible ne peut rendre invisible son ombre. La perte de l'ombre représente à la fois la pire damnation et l'idéal de la plus haute sainteté. Peter Schlemihl, qui a vendu la sienne, se condamne à l'exil ; tandis que le père du désert attend d'être délivré de la sienne, qui lui crie à tout instant : tu n'es toujours que matière, quand seras-tu esprit ?*

**(Le conservateur des ombres, p. 208-209.)**

#### **Allemagne 44.**

*C'est bien cela le pire : le sang que certains voudraient éviter de faire couler, d'autres l'appellent de leurs vœux. À défaut de vaincre, sombrer dans l'oubli.*

*Les mâchoires de l'étau se referment lentement. Et l'Allemagne se transforme progressivement en un champ où éclopés, réfugiés et population civile s'entrecroisent dans une panique muette. Comme s'il existait encore plusieurs issues ! Ceux qui le peuvent refluent vers la campagne. Des familles cherchent à se regrouper et n'y parviennent pas. Et se lamentent de savoir que la dernière consolation possible leur sera refusée : celle de pouvoir mourir tous ensemble.*

*La volonté de se livrer au premier détachement ennemi qui se présentera ne se dissimule plus. Au fur et à mesure que les unités d'invasion s'avanceront sur le territoire allemand, certains tenteront de gagner ces régions où la guerre semble définitivement perdue, où plus aucune bataille ne devrait se livrer, que celle de chercher quotidiennement sa subsistance, ou d'assurer sa place dans une file d'assistés.*

*La défaite se lit dans tous les regards. Maria pleure sans raison. Il semble qu'il n'y ait plus que Franz Grünenwald, dans tout Flachsenfigen, à avoir quelque chose d'autre à sauver que sa peau. Sa mission le fortifie. Il passe ainsi sans ennui, quelques journées qui lui rappellent le début de sa carrière : où aucun visiteur ne se présente. Maria vaque à ses travaux elle prétend qu'elle a beaucoup à faire au rez-de-chaussée. Seul, absolument seul à son étage, Franz bouquine, congédie Maria à midi, mange sur place, et ferme les locaux à l'heure juste. Il lit les journaux, interprète dans le sens le plus pessimiste les nouvelles du front. Il prévoit le moment où ses lecteurs les plus réguliers lui restitueront les derniers ouvrages qu'ils ont empruntés, en implorant tacitement le bibliothécaire de faire le silence sur leurs anciennes lectures.*

*Quand l'horreur intérieure se découvrira, on s'apercevra qu'elle a toujours existé, et qu'on a toujours eu les moyens de la connaître. C'est d'abord elle qui formera le passé de l'Allemagne. Non, décidément : Bonnhiver n'aura jamais la force morale d'inclure ces ombres-là dans son **Traité**. Ombres décharnées. Suppliciées. Presque translucides. Comment pourra-t-il se prévaloir d'un remords, nécessairement tardif, et alimenter son œuvre avec l'infamie ? Ce qui paraît clair aujourd'hui, c'est qu'il y a des événements qui ferment la bouche d'un écrivain plus sûrement que la mort.*

**(Le conservateur des ombres, p. 407-408.)**

## CARTE BLANCHE

### **CONTRE LE REPLI BELGE**

*Un écrivain n'est jamais isolé. Son imaginaire, quoi qu'il en dise, et quoi qu'il écrive, n'est jamais indépendant de son milieu, je veux dire que son esprit seul ne suffit pas à le gouverner.*

*Et même lorsqu'un écrivain développe dans ses fictions un imaginaire pur (à la limite, ce pourrait être une féerie, ou tout ce qui s'oppose radicalement à la littérature engagée) il ne cesse d'éprouver dans sa vie quotidienne – il en prend conscience, il le dit, s'il est honnête – les liens qui le rattachent à son pays. Un écrivain est, comme tout le monde, un*

*être social. Écrire est, même s'il lui arrive de vouloir se retrancher derrière son écriture, un des actes sociaux majeurs de sa vie. Cela ne veut pas dire qu'il est en état de sujétion vis-à-vis du monde socio-économique dans lequel il vit ; au contraire, il possède tous les outils pour exercer sur lui une critique ouverte.*

*Une œuvre ne se bâtit jamais toute seule. Elle résulte d'une somme d'expériences, puis du regard qu'une femme, qu'un homme, pose sur ces expériences ; et, dans toute expérience, il entre autant de soi que des autres.*

*Voilà pourquoi le sort de mon pays me tient à cœur. On le sait déjà : mon pays, c'est la Wallonie. Et ce qu'on veut faire d'elle aujourd'hui – plus exactement : ce qu'on ne veut pas qu'elle soit – m'inquiète et me révolte.*

*Les accords (les désaccords ?) qui ont été officialisés ces derniers jours à propos des institutions régionales ont pour effet premier de nier la Wallonie, dans son existence, dans sa spécificité, dans son fonctionnement. Ils visent aussi – il est urgent de le proclamer avec force, et de se dégager du simplisme aberrant qui inspire les mots d'ordre de la nouvelle coalition – à nuire à Bruxelles, en niant son caractère propre. Au lieu de réunir, comme on pourrait le croire, au lieu de fusionner, ils divisent. Et l'on voit trop bien qui finira par régner sur ces divisions.*

*Il se fait que l'on est en train de contraindre la Wallonie au repli belge. Là où la Wallonie commençait à s'organiser, et à préparer la voie de son rayonnement, on cherche à l'étouffer dans une Belgique qui, par définition – on peut éventuellement le regretter, mais les preuves s'accumulent – ne peut être qu'antiwallonne. En d'autres termes, ce qu'on cherche à constituer aujourd'hui, c'est une Belgique qui n'aurait le droit d'exister qu'en affirmant son sentiment antiwallon et antibrugeois. Il est regrettable que des Wallons, que des Brugeois, emportés par on ne sait quelle hâte démagogique – c'est bien de courte vue qu'il faut parler – se prêtent à cette infamie.*

*Ce que voudrait vous dire aujourd'hui un écrivain de Wallonie, c'est que nous ne voulons pas habiter au sein de structures qui nous nient. Ce n'est même pas une revendication : c'est l'expression d'une franche volonté de respect des droits de l'homme et des droits des peuples.*

(in *Le Soir*, 5 décembre 1985.)

*Le promeneur se demande si finalement il ne vit pas une des formes les plus limpides du bonheur : il pense à toutes sortes de choses, il ne pense à rien, il se laisse porter par l'animation, les bruits, les odeurs, par l'éclatement des couleurs. Et brusquement son cœur s'emballa. Une silhouette, à dix mètres de lui, et qui s'était immobilisée, a repris son adorable piétinement. Lui s'est haussé sur la pointe des pieds, a fait un geste ; on est venu buter sur lui ; il s'ehardit alors, lance le nom de l'aimée par-dessus la tête des badauds. Un homme qui lui arrive à peine à l'épaule se plante aussitôt devant lui et lui offre ses services : « c'est ta maman que tu as perdue ? Ne pleure pas, petit, je vais t'aider. À deux, c'est bien le diable si elle ne nous entend pas ». Ils rient. Leur appel commun est couvert par d'autres cris, par les boniments des camelots, par une musique. Derrière eux un chien aboie furieusement et fait cancaner un couple de colverts dans une cage. La silhouette s'éloigne. Le promeneur serre théâtralement la main du petit homme : « Merci mon vieux, tu as vraiment tout essayé, mais maintenant il faut réellement que j'y aille ». Et il s'élance.*

*S'élancer est beaucoup dire. Dix mètres, qui sont certainement montés à quinze ou seize maintenant, il sait que c'est ici une distance considérable. On peut bien jouer des coudes, bousculer tout son monde : on n'arrive jamais le premier. La hâte n'est d'ailleurs pas de mise ; mieux, elle ferait tout manquer. Il y a des milliers et des milliers de personnes ? C'est vrai. Mais le promeneur est sur son territoire, il a toutes les chances de retrouver son amie. Pas de hâte – ne pas s'arrêter non plus. Et gagner un mètre de temps en temps, en se faufilant dès que se présente, dans la cohue, une mince ouverture.*

*Car le marché dominical de Charleroi, qui envahit les rues de la Ville-Haute en un réseau d'une densité extraordinaire, constitue depuis longtemps une des promenades favorites des gens de la région. De plus loin aussi : marchands et chaland y viennent de par tout. On effectue ses achats les plus courants, on espère dénicher une occasion. On est parti sans autre intention que de distraire les enfants en leur montrant la foire aux animaux ; on retourne avec trois kilos d'oranges, un bouquet de fleurs, un livre, une blouse, un outil dont on n'avait pas senti jusqu'ici à quel point il était indispensable. Entre-temps, on s'est découvert une petite faim. On a revu d'anciens voisins.*

*Et l'on s'est ému ou l'on a ri des choses entendues – le type qui poursuit son tour de marché en tirant la chèvre qu'il vient d'acquérir, et qui se demande comment sa femme va réagir; un commentaire haut en couleur sur le match de football de la veille; la réflexion d'un enfant. Puis la chaleur de la langue wallonne. De l'italien, du turc, de l'arabe. Cinquante-deux fois par an (et ce n'est qu'une base), Charleroi s'offre le plaisir d'une fête. Les plus fidèles arrivent dès l'ouverture; leur petit déjeuner prend la forme d'un hot-dog ou d'un sandwich au boudin. Ils en sortent à l'heure de l'apéritif, avec le sentiment d'avoir plongé au cœur même de la vie. De la même façon qu'ils ne rateraient, pour rien au monde, la braderie de Gilly, le Salon des Arts ménagers ou celui de la Bande dessinée. Oui, tout cela à lui montrer, pense le promeneur; et à lui raconter comment la formidable poussée des hommes a fait basculer le destin d'une cité qui n'exista d'abord que comme forteresse.*

*Il sort de l'allée centrale, gagne les trottoirs. Lorsqu'il est certain d'avoir pris une avance décisive, il revient sur ses pas, se cale contre le piquet d'une tente et attend. Et son cœur s'emballe à nouveau dès qu'il l'aperçoit : deux minutes suffiront désormais pour qu'ils soient l'un en face de l'autre.*

*Il l'observe : elle ne regarde pas dans sa direction, son attention est captée par trop de choses. Il ne s'avance pas à sa rencontre : ce serait ramer à contre-courant. Il ne se montre qu'au dernier moment, quand il peut la surprendre en lui soufflant dans l'oreille :*

*– Bonjour, Latifa.*

**(Le promeneur de Charleroi, p. 5-7)**

*Ils se sont encore éloignés du centre. La jeune femme ne se soucie pas de savoir où on la mène. L'éclairage de la voirie se fait moins dense, les chemins sont plus étroits.*

*Ils franchissent une clôture; sans doute le promeneur connaît-il un raccourci. Il la guide à travers des broussailles. Puis, sans qu'un geste l'ait annoncé, il met tout contre le sien son visage, qu'elle distingue à peine :*

*— Latifa, as-tu déjà passé une nuit à la belle étoile?*

*La question la fait un peu trembler; elle n'a pourtant aucune appréhen-*

sion. Tout simplement, elle n'a pas envie d'y répondre. Elle se détache un peu de lui, revient poser son front sur son épaule, rit nerveusement, mais fait la première un nouveau pas dans la direction qu'ils avaient prise. Devant eux une masse sombre, une colline d'une symétrie presque parfaite : un terribil.

Latifa laisse percer un peu d'inquiétude :

— Est-il permis de...

— De passer une nuit à la belle étoile? Il me semble que oui.

— Non, je voulais dire : pouvons-nous être ici?

— Je n'en sais trop rien. Il y a peut-être des panneaux d'interdiction : mais comment veux-tu qu'on les lise dans une nuit pareille? Maintenant, épargne ton souffle : nous allons tout en haut.

Ils atteignent bientôt le sommet. Ils sont hors d'haleine, cœur cognant fort. Il dit d'une voix hachée par l'essoufflement qu'ils n'auraient pas dû monter aussi vite. Elle dit de la même voix que cela ne fait rien.

Ils s'apaisent en regardant, dans toutes les directions, les lumières de l'agglomération. Les étoiles ou les nébuleuses qu'elles forment, selon leur éloignement. Ils ont dans l'oreille cette rumeur lancinante qui les accompagnera toute la nuit, avant qu'elle ne se dissolve dans l'agitation de la vie diurne. Sur fond régulier d'un murmure puissant et indistinct, le cognement régulier d'une machine, un coup qui claque, le passage d'un train, le souffle brutal d'une cheminée au moment où les gaz s'enflamment... C'est quand ils s'asseyent enfin, le crissement du criquet dans les herbes qui leur apparaît le plus étrange. Ils retrouvent dans les sons de la nuit de semblables stridulations.

**(Le promeneur de Charleroi, p. 24-25)**

Latifa dit qu'il est celui qui relie les mondes. Qui les multiplie pour donner à chacun plus d'air, plus d'espace. Puis qu'il a mis une ampleur formidable dans leur vie.

Il ne répond pas. En général, il n'aime pas qu'on parle de lui, même de cette façon. Elle dit qu'il sera pourtant bien obligé de l'entendre.

Il se retranche derrière un livre.

— De nouvelles expéditions en vue?

— Sais-tu qu'un moment j'ai eu envie de déposer mes bagages

— *C'est précisément ce que je comptais te demander de faire. Ne penses-tu pas que tu pourrais au moins installer ton camp de base ici?*

*Elle regarde par la fenêtre la succession des toits. Le véritable paysage de Charleroi, songe-t-elle, ce sont ses habitants qui le composent, davantage que ces toits, ces tours, ce ciel. Elle enfle une veste.*

— *Tu sors?*

— *Oui, et tu m'accompagnes.*

*Quand elle lui dit que c'est pour une visite médicale, et qu'elle souhaite sa présence, il feint de ne pas comprendre.*

*Enfin :*

— *Tu me fais rire, Latifa. Ne serait-ce pas plutôt toi qui multiplies les mondes?*

**(Le promeneur de Charleroi, p. 53)**



## *Synthèse*

Beaucoup de romans sont initiatiques. Le premier roman de Thierry Haumont obéit à cette règle, mais de diverses façons. Si le lecteur assiste aux métamorphoses d'un jeune garçon, Hrafinkel, appelé par la faiblesse et une certaine cupidité de ses parents à quitter son hameau natal pour gagner une cité minière, il découvre également une communauté assez fruste en train de se transformer au contact de la modernité.

Quant au héros, il vit un mal être dû à la rupture progressive avec son milieu. Lui qui a vécu en osmose avec la forêt proche des Bouches, exalté par l'animisme particulier de ceux qui vivent le quotidien de la nature, il est envoyé dans une exploitation souterraine des mines de fer de Haldisjaure. Les longues descriptions de ce voyage dans les plaines nordiques de la péninsule scandinave campent un exotisme romanesque particulier, aux vocables singuliers, et marquent les différentes étapes de cette séparation, de ce sevrage.

Pour trouver son moi, deux voies qu'il appelle lui-même naissances : l'une, l'écriture, se manifeste assez paradoxalement dans cet univers ingrat ; l'autre, le mysticisme des Sâmes, des nomades adeptes d'une mystique étrange qui les entraîne dans des états de transe, dans des extases visionnaires. Hrafinkel fréquente cette secte à la suite d'un pasteur *qui n'avait pas son pareil pour lier sa foi chrétienne aux trances des nomades.*

Continuellement en équilibre sur le fil de sa vie intérieure comme sur l'esquif de son entourage familial, Hrafinkel ne trouve nulle part l'harmonie entre son être et le monde ambiant. Il quitte donc Haldisjaure.

Revenu dans sa famille, le jeune garçon ne s'adapte cependant pas. On le voit alors se couper davantage du monde, sombrer dans un état de mélancolie donquichotesque et devenir malade. Quelques semaines après son rétablissement, il est envoyé dans le Sud pour être éduqué, sans que nul ne puisse

prédire s'il reviendra au pays dans l'année, ou bien plus tard, vêtu de la cape austère des hommes de Dieu... Une seule certitude : la rupture avec la forêt des Bouches est consommée.

Les forêts tempérées (1982) approfondissent un thème cher à Thierry Haumont : l'homme abandonné à lui-même, dépouillé de tous les artifices de la vie moderne, en particulier de tous les comforts. Il se retrouve, par là même, confronté à la nature. Une nature ambivalente, cruelle, source de désagréments et, en même temps, trésor où puiser tous les comforts possibles, en apportant à celui qui peut les prélever, les satisfactions à ses besoins premiers : se nourrir, se désaltérer, se chauffer, dormir.

Ce petit guide romanesque de survie relate une expérience imaginaire d'archéologie expérimentale. À l'initiative de l'Université de Langlies (où l'on reconnaît aisément l'Université Catholique de Leuven), une petite tribu de volontaires accepte de vivre un an dans des conditions préhistoriques. Précision des descriptions, rigueur de l'imagination, précarité de l'expérience : les savants de l'Université pensaient pouvoir recréer un univers préhistorique, ils n'en obtiendront qu'une caricature. La primitivité de l'homme qui surgira de l'expérience ne sera pas celle qu'ils attendaient. On ne jette pas des hommes dans un état de sauvagerie, même surveillée, sans prendre des risques.

Au début du Conservateur des ombres, Thierry Haumont entraîne le lecteur dans un long ralenti qui pourrait lasser mais par lequel il ne nous ferre que davantage. Ni le héros, ni l'argument ne seront ceux qu'on présume, mais ce faux départ annonce déjà un double du véritable héros et dresse la toile de fond : Flachsenfingen, en Allemagne, octobre 1931. On pense à un autre Heimat avec les mêmes suspicions, les mêmes rancœurs, les mêmes ténèbres, le même désir de renouveau.

L'action débute réellement lorsque les notables de la ville demandent à Franz Grünenwald, jeune handicapé effacé, de rouvrir la bibliothèque municipale. Ce lieu souvent triste devient le théâtre des rêves, des manies, des extravagances du jeune homme révélé et réveillé à lui-même. Les pages

défilent au rythme de l'enquête quasi policière proposée à notre perspicacité : Franz épie les lecteurs et cherche à percer le secret de Theodor qui travaille avec acharnement derrière des paravents de livres. D'hypothèses en recouplements, Franz découvre, émerveillé, que son vis-à-vis mène des recherches sur l'ombre. Lui-même se prend d'intérêt pour le thème, et une complicité naît entre l'écrivain et le bibliothécaire.

Naïf dans ses enthousiasmes, déterminé dans ses projets, courageux dans ses engagements, Franz demeure jusqu'au bout la figure la plus attachante, malgré ou peut-être grâce à ses faiblesses. Avec modestie mais avec constance, il mène une résistance acharnée contre la terreur nazie afin de protéger ses amis et ses livres menacés par les autodafés. Par contre, Theodor, l'écrivain, doute un instant sur lui-même. La folie meurtrière des hommes d'une part, le souvenir de Gertrud, celle qui se servit de son ombre pour donner corps à toute sa féminité (ce que lui ne put rendre avec des mots) d'autre part, le découragent et lui font croire à la vanité de son entreprise. Il échoue dans un hôpital militaire, abandonné des siens, sauf du fidèle Franz, devenu son biographe. Face à la violence des peuples et aux aléas de la pensée, seul subsiste celui qui travaille en coulisses, dans l'ombre des autres. Il y a toujours une manière de vérité autre que la réalité elle-même.

L'écrivain, le lecteur, le bibliothécaire forment un trio émouvant dont Thierry Haumont stigmatise les manies mais aussi les coups de cœur. Historique et politique par le contexte, policier par les intrigues, de mœurs par les intrusions dans le quotidien d'une ville provinciale, érotique à l'occasion, métaphysique par les larges possibilités qu'offre le thème, ce roman condense plusieurs genres dans un style agréable, évite toute invraisemblance et suit une progression bien rythmée. Cette écriture nous fait partager les enthousiasmes sincères de Franz qui sont ceux d'une passion : celle qui nous rassemble autour du Livre.

La répétition de certaines interrogations, de certains sujets, de certains caractères permet de déceler les thèmes propres à l'imaginaire d'un auteur. Cet imaginaire nourrit son grand œuvre, le Livre qu'il écrit et réécrit d'un récit à l'autre. Ainsi de Thierry Haumont : dès le départ, sa recherche s'inscrit à la

suite d'une tension : celle née de la confrontation entre la nature dans ce qu'elle a d'archaïque, d'atemporel, d'inaltéré et la modernité qui, de progrès en progrès, dote l'homme de pouvoirs étonnants. Cette opposition agit à plusieurs niveaux. Social d'abord : le héros vit souvent isolé mais des péripéties l'amènent inmanquablement à chercher sa place dans la société et, plus précisément, dans une communauté bien définie (ouvrière, tribale, villageoise, ...). Cette recherche lui permet de mieux cerner son être intérieur tout en soulignant les paradoxes de l'environnement humain qui est le sien. Culturel ensuite : parti d'un animisme mystique, Haumont opère un repérage des signes qui ponctuent certains de nos agissements, dans la grande ou la petite histoire. Ce balisage conduit à des dénonciations, en particulier celle de la faillibilité du pouvoir intellectuel. On se trompe souvent plus vite qu'on ne l'imagine. Artistique enfin : l'écriture, ce regard sur soi, cette lecture de nous-mêmes, est proposée comme une des solutions pour canaliser nos égarements. Elle permet de nommer les choses, de s'y arrêter. Plutôt que de subir l'expérience humaine, elle permet de la méditer, de l'approfondir. L'homme primitif, l'homme solitaire, l'homme dans l'Histoire, telles sont trois des facettes de la quête romanesque menée par Thierry Haumont.

Michel TORREKENS